

## Corpus n°1

### Document 1 : Henry Bordeaux, *La Maison*, 1913.

*Dans son roman La Maison, Henry Bordeaux décrit la cohabitation de trois générations dans une grande maison de famille. Cet extrait est l'incipit du roman (le tout début).*

– Où vas-tu ?

– À la maison.

Ainsi répondent les petits garçons et les petites filles qu'on rencontre sur les chemins, sortant de l'école ou revenant des champs. Ils ont des yeux clairs et luisants comme l'herbe après la pluie, et leur parole, s'ils ne sont pas effarouchés, pousse toute droite, à la manière des plantes qui disposent de l'espace et ne sont pas gênées dans leur croissance.

– Où vas-tu ?

Ils ne disent pas « Nous rentrons chez nous. » Et pas davantage « Nous allons à notre maison. » Ils disent la maison. Quelquefois, c'est une mauvaise bicoque<sup>1</sup> à moitié par terre. Mais tout de même c'est la maison. Il n'y en a qu'une au monde. Plus tard, il y en aura d'autres, et encore n'est-ce pas bien sûr.

Et même de jeunes hommes et de jeunes femmes, et des personnes d'âge, et des gens mariés, s'il vous plaît, se servent encore de cette expression. À la maison, on faisait comme ci, à la maison, il y avait cela. On croirait qu'ils désignent leur propre foyer. Pas du tout : ils parlent de la maison de leur enfance, de la maison de leurs père et mère qu'ils n'ont pas toujours su garder ou dont ils ont changé les habitudes, et c'est tout comme, mais qui est immuable dans leur souvenir. Vous voyez bien qu'il n'y en a pas deux...

J'étais alors un collégien, oh ! rien qu'un débutant de collègue, sept ou huit ans peut-être, sept ou huit ans je crois. Et je disais la maison, comme on dit au lieu de la France la patrie. Cependant je n'ignorais pas qu'on lui donnait d'autres noms qui pouvaient retentir avec un son plus riche aux oreilles d'un enfant. Une nourrice italienne, engagée pour le dernier-né, l'appelait *il palazzo*, en arrondissant la bouche sur le second « a » pour susurrer ensuite avec une douceur mourante la dernière syllabe. Le fermier qui apportait le cens<sup>2</sup>, ou seulement un acompte, ou seulement quelque volaille pour inviter le maître à être patient, prononçait « le château », avec plusieurs accents circonflexes. Une dame, venue en visite, et qui était de Paris, – on reconnaissait bien qu'elle était de Paris au face-à-main<sup>3</sup> dont elle se servait, – avait solennellement proclamé « votre hôtel ». Et pendant la crise que je raconterai, quand on suspendit à la grille un écriteau déshonorant, on pouvait lire sur l'inscription « Villa à vendre ». Villa, hôtel, château, palais, comme tous ces termes majestueux, malgré leur prestige, sont incolores ! À quoi bon emberlificoter<sup>4</sup> la vérité ? La maison, cela suffit. La maison, cela dit tout.

<sup>1</sup> **Bicoque** : petite maison en mauvais état.

<sup>2</sup> **Cens** : loyer qu'un fermier verse à son propriétaire.

<sup>3</sup> **Face-à-main** : sorte de lunettes.

<sup>4</sup> **Emberlificoter** : embrouiller / brouiller.

## Document 2 : Colette, *La Maison de Claudine*, 1922.

*Roman largement autobiographique de la grande romancière Colette.*

La maison était grande, coiffée d'un grenier haut. La pente raide de la rue obligeait les écuries et les remises, les poulaillers, la buanderie, la laiterie, à se blottir en contre-bas tout autour d'une cour fermée.

Accoudée au mur du jardin, je pouvais gratter du doigt le toit du poulailler. Le Jardin-  
5 du-Haut commandait un Jardin-du-Bas, potager resserré et chaud, consacré à l'aubergine et au piment, où l'odeur du feuillage de la tomate se mêlait, en juillet, au parfum de l'abricot mûri sur espaliers. Dans le Jardin-du-Haut, deux sapins jumeaux, un noyer dont l'ombre intolérante tuait les fleurs, des roses, des gazons négligés, une tonnelle disloquée... Une forte grille de clôture, au fond, en bordure de la rue des Vignes, eût dû défendre les deux jardins ;  
10 mais je n'ai jamais connu cette grille que tordue, arrachée au ciment de son mur, emportée et brandie en l'air par les bras invincibles d'une glycine centenaire...

La façade principale, sur la rue de l'Hospice, était une façade à perron double, noircie, à grandes fenêtres et sans grâces, une maison bourgeoise de vieux village, mais la roide pente de la rue bousculait un peu sa gravité, et son perron boitait, six marches d'un côté, dix de  
15 l'autre.

Grande maison grave, revêche<sup>5</sup> avec sa porte à clochette d'orphelinat, son entrée cochère à gros verrou de geôle ancienne, maison qui ne souriait que d'un côté. Son revers, invisible au passant, doré par le soleil, portait manteau de glycine et de bignonier mêlés, lourds à l'armature de fer fatiguée, creusée en son milieu comme un hamac, qui ombrageait  
20 une petite terrasse dallée et le seuil du salon...

Le reste vaut-il la peine que je le peigne, à l'aide de pauvres mots ? Je n'aiderai personne à contempler ce qui s'attache de splendeur, dans mon souvenir, aux cordons rouges d'une vigne d'automne que ruinait son propre poids, cramponnée, au cours de sa chute, à quelques bras de pin. Ces lilas massifs dont la fleur compacte, bleue dans l'ombre,  
25 pourpre au soleil, pourrissait tôt, étouffée par sa propre exubérance, ces lilas morts depuis longtemps ne remonteront pas grâce à moi vers la lumière, ni le terrifiant clair de lune — argent, plomb gris, mercure, facettes d'améthystes coupantes, blessants saphirs aigus — , qui dépendait de certaine vitre bleue, dans le kiosque au fond du jardin.

Maison et jardin vivent encore, je le sais, mais qu'importe si la magie les a quittés, si  
30 le secret est perdu qui ouvrait — lumière, odeurs, harmonie d'arbres et d'oiseaux, murmure de voix humaines qu'a déjà suspendu la mort — un monde dont j'ai cessé d'être digne ?...

## Document 3 : Françoise Hardy, « La maison où j'ai grandi », 1966

*Chanson d'une chanteuse célèbre dès les années 1960.*

Quand je me tourne vers mes souvenirs  
Je revois la maison où j'ai grandi  
Il me revient des tas de choses  
Je vois des roses dans un jardin  
5 Là où vivaient des arbres maintenant

---

<sup>5</sup> **Revêche** : d'un abord difficile, sévère, rude, en parlant d'une personne.

La ville est là  
Et la maison, les fleurs que j'aimais tant  
N'existent plus

10 Ils savaient rire, tous mes amis  
Ils savaient si bien partager mes jeux  
Mais tout doit finir pourtant dans la vie  
Et j'ai dû partir, les larmes aux yeux

15 Mes amis me demandaient « pourquoi pleurer? »  
Découvrir le monde vaut mieux que rester  
Tu trouveras toutes les choses qu'ici  
On ne voit pas  
Toute une ville qui s'endort la nuit  
20 Dans la lumière

Quand j'ai quitté ce coin de mon enfance  
Je savais déjà que j'y laissais mon cœur  
Tous mes amis, oui, enviaient ma chance  
25 Mais moi, je pense encore à leur bonheur  
À l'insouciance qui les faisait rire  
Et il me semble que je m'entends leur dire  
Je reviendrai un jour, un beau matin  
Parmi vos rires  
30 Oui, je prendrai un jour le premier train  
Du souvenir

Le temps a passé, et me revoilà  
Cherchant en vain la maison que j'aimais  
35 Où sont les pierres et où sont les roses?  
Toutes ces choses auxquelles je tenais  
D'elles et de mes amis plus une trace  
D'autres gens, d'autres maisons ont volé leurs places  
Là où vivaient des arbres maintenant  
40 La ville est là  
Et la maison, où est-elle, la maison  
Où j'ai grandi ?

Je ne sais pas où est ma maison  
45 La maison où j'ai grandi  
Où est ma maison ?  
Qui sait où est ma maison ?  
Ma maison, où est ma maison ?

#### Document 4 : Joachim Du Bellay, « Heureux qui, comme Ulysse », *Les Regrets*, 1558

*Joachim Du Bellay est l'un des plus grands poètes de la Renaissance. Il appartenait au mouvement de La Pléiade, dont l'un des buts était d'unifier et réformer la langue française. Les artistes de cette époque avaient développé un goût prononcé pour l'Antiquité.*

Heureux qui<sup>6</sup>, comme Ulysse, a fait un beau voyage,  
Ou comme celui-là qui conquiert la toison<sup>7</sup>,  
Et puis est retourné, plein d'usage<sup>8</sup> et raison,  
Vivre entre ses parents le reste de son âge !

Quand reverrai-je, hélas ! de mon petit village  
Fumer la cheminée, et en quelle saison  
Reverrai-je le clos<sup>9</sup> de ma pauvre maison,  
Qui m'est une province, et beaucoup davantage ?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,  
Que des palais romains le front audacieux,  
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine,

Plus mon Loir<sup>10</sup> gaulois, que le Tibre<sup>11</sup> latin,  
Plus mon petit Liré<sup>12</sup>, que le mont Palatin<sup>13</sup>,  
Et plus que l'air marin la douceur angevine<sup>14</sup>.



Maison d'enfance de Colette, dans l'Yonne

<sup>6</sup> Celui qui.

<sup>7</sup> La mythologie raconte que Jason, accompagné des Argonautes, était parti chercher la toison d'or, la peau d'un bélier.

<sup>8</sup> **D'usage** : d'expérience.

<sup>9</sup> **Clos** : terrain clos (fermé, clôturé) de haies ou de murs. En ce cas, c'est un nom.

<sup>10</sup> Fleuve français. Ici, au masculin et sans « e », c'est en fait la Loire.

<sup>11</sup> Fleuve d'Italie passant, notamment, à Rome.

<sup>12</sup> Village d'Anjou dans lequel est né le poète.

<sup>13</sup> L'une des sept collines de Rome.

<sup>14</sup> La douceur d'Angers, chef-lieu du département de Maine-et-Loire dans la région Pays de la Loire. Ses habitants s'appellent les Angevins.